

LETTRE

DE

M. LE MARQUIS DE C

A
MONSIEUR LE COMTE DE

AU SUJET DU

GOVERNEMENT

DU DIOCESE D'AIX ET DES REFU

SACREMENTS.



25. août. 1755

A AIX.

M. DCC. LV.

De Franciszek
Chlor



RELATION
DU REFUS DES SACREMENS.
FAIT A MADAME DE CHARLÉVAL
PAR LE CURÉ DU S. ESPRIT
DE LA VILLE D'AIIX.

MONSIEUR,

~~WYUW~~ Ly a long-tems que vous m'e
S I ~~WYUW~~ pressez de vous faire connoître
~~WYUW~~ M. notre Archevêque, & de vous
faire un détail circonstancié de ce qui
s'est passé l'Été dernier dans notre Ville;
au sujet du refus de Sacremens fait à
Madame de Charléval; il est si juste de
vous satisfaire. Quelque répugnance
qu'un Chrétien doive avoir à découvrir

Aij

les défauts des Oints du Seigneur. Il y a des circonstances qui obligent à les dévoiler : & je me rend sur cela à vos raisons. Je crois comme vous, que la charité qu'on doit à l'Eglise, l'emporte sur celle qui oblige envers un particulier, & qu'on peut sacrifier un membre pour le bien général du Corps. L'extérieur dévot, la vie régulière de notre Prélat pourroit causer dans l'esprit des simples les excès de son fanatisme : il pourroit leur faire croire que ceux qu'il persécute avec tant de violence & d'acharnement, sont des coupables dignes de toute la rigueur de la Justice Ecclesiastique & Temporelle, quoiqu'il ne persécute réellement que les amis & les défenseurs de la vérité.

Saint Paul, en marquant les qualités d'un Evêque dit, (1 Tim. 3) qu'il doit être irrépréhensible, sobre, prudent, grave, modeste, chaste, aimant l'hospitalité, capable d'instruire, équitable, modéré, éloigné des contestations, d'être intéressé; qu'il ne soit point altier, ni colere, ni prompt à frapper, ni porté à un gain honteux. Et S. Pierre (5. 3.) défend aux Pasteurs de dominer sur

L'héritage du Seigneur. C'est sur ce plan des Apôtres que j'ai étudié notre Archevêque depuis vingt-cinq ans, & je lui dois cette justice, que j'ai trouvé en lui plusieurs des qualités que l'Apôtre exige d'un Pasteur : une conduite régulière, des mœurs pures, un extérieur grave & modeste : j'y joindrai encore la sobriété & la chasteté. Mais je ne pourrais dire avec la même vérité qu'il est dés'intéressé, qu'il aime l'hospitalité, qu'il est capable d'instruire, qu'il n'est ni altier ni colere, qu'il ne domine point sur l'héritage du Seigneur, & qu'il a de l'éloignement pour toutes contestations. Je ne prétend pas que vous m'en croyiez sur ma parole vous en jugerez par les faits.

Je ne vous parle pas du grand nombre de procès que ce Prélat a intentés ; ce détail seroit trop long. Il y a eu des tems ou il en avoit jusqu'à dix à la fois, & il les a presque tous perdus. Je m'arrête à quelque faits plus importans, en vous laissant tirer la conséquence.

A peine eut-il pris possession, que ne pouvant mortifier son Chapitre sur le prétendu Jansénisme, il trouva un autre

môyen de le chagriner. Il prétendit qu'il ne lui rendoit pas tous les honneurs qui lui étoient dûs. C'est un usage dans cette Ville, que lorsque M. l'Archevêque fait avertir le Chapitre qu'il veut assister à quelque Office, les Chanoines députent quelque-uns d'entr'eux pour aller au Palais Episcopal joindre le Prélat, & l'accompagner jusqu'à l'Eglise. M. de Brancas dans les commencemens logeoit au Séminaire, assez éloigné de la Cathédrale. Le Chapitre ne crut pas être obligé d'envoyer ses Députés ailleurs qu'au Palais Episcopal, & refusa d'aller jusqu'au Séminaire. Le Prélat en fut offensé : il eut recours aux Lettres de cachet, & il en obtint pour obliger les Chanoines à l'accompagner depuis le Séminaire jusqu'à l'Eglise Métropolitaine. Après cette première victoire, il crut que rien ne lui résisteroit. Il intenta plusieurs procès à son Chapitre : mais comme ils ne se jugeoient pas par Lettres de cachet, il les perdit presque tous. Ce n'étoit pas là le conte du pacifique Prélat. Les Tribunaux ordinaires ne favorisant pas ses injustes prétentions, il crut plus faci-

7
lement surprendre la religion du Conseil du Roi, & il eut assez de crédit pour y faire évoquer les causes pendantes au Parlement dans lesquelles il étoit intéressé. Le Chapitre assuré de la justice de ses prétentions, résolut de les suivre au Conseil, & députa pour cela un Chanoine à Paris. Mais quelle fut la surprise de ce Député, quand il reçut en arrivant dans cette Capitale, une défense de se mêler de ces affaires ! Il comprit que M. de Brancas étoit en faveur, qu'il avoit surpris la religion du Prince, & qu'il faisoit un abus criminel de l'Autorité Royale. Il en gémit & se retira.

Le Prélat ne trouvant donc plus dans des intérêts temporels des moyens de chagriner son Chapitre, il en imagina un autre auquel on ne se seroit pas attendu ; ce fut d'obtenir un ordre du Roi portant défense d'enterrer personne dans l'Eglise sans sa permission. Quel avantage croyez vous que M. de Brancas retiroit de tous ces ordres surpris à la religion du Roi ? Point d'autre que celui de faire de la peine.

Non content d'aliéner de lui son Cha-

A. I. V.

pitre , il attaqua tous les corps & toutes les Communautés séculières & régulières. En 1740 ou 1741,) je ne me rappelle pas bien l'année) il s'avisa de publier une Ordonnance , portant défense à toutes les Communautés de filles , de garder des Pensionnaires au dessus de l'âge de 15 ans. Tout le monde fut surpris & indigné à la vûe d'une pareille Ordonnance: on n'en comprenoit pas les motifs. Si les Couvens sont utiles pour l'éducation chrétienne des jeunes filles , & pour conserver la pureté de leurs mœurs , c'est assurément disoit-on , depuis l'âge de 15 ans & au dessus. C'est à cet âge , où la raison commence à se développer , qu'on peut leur inspirer du gout pour la piété , les instruire utiles des grandes vérités de la Religion , leur inspirer de l'horreur pour les vanités & les maximes du Siecle , les affermir dans la piété chrétienne par l'exercice des vertus & des bonnes œuvres , les préserver de l'air contagieux qu'on respire dans le monde , & dont il est si difficile de n'être pas empoisonné à un âge où les passions commencent à devenir plus vives ; où la raison n'est pas en-

core assez développée pour faire apercevoir le danger, ou la piété est encore trop foible pour résister aux attaques violentes, & aux attraites séducteurs qui s'offrent presque à chaque pas. Renvoyer ces jeunes personnes à leurs parens, dont la plupart sont obligés par leur état de vivre dans le monde, c'est disoit-on encore, livrer ces âmes innocentes à une mort presque certaine; c'est mettre dans l'embaras les parens eux mêmes, à qui leurs occupations ne permettent pas de veiller avec assez d'attention sur ces jeunes plantes, que le moindre mauvais air peut faire périr. Ces réflexions étoient justes: tout le monde les faisoit, excepté M. de Brancas. Venu pour détruire, & non pour édifier, que lui importe que tant d'âmes dont il répondra devant le Souverain Juge, périssent & se perde? Il peut par cet Ordonnance faire de la peine à bien du monde, & cela lui suffit. C'est par le même motif que quelques mois après il rendit une seconde Ordonnance, pour obliger les parens à fournir l'Extrait Baptistaire de leur filles qui étoient Pensionnaires dans les Couvens de son

Diocèse. Cette Ordonnance fut suivie d'une troisième, qui défendoit aux Religieuses recevoir dans leurs Maisons aucune Pensionnaire sans la permission expresse & parécrite. Enfin l'année d'après il en donna une quatrième, portant défense aux Religieuses de laisser sortir leurs Pensionnaires pour aller dîner en Ville chez leurs parens, ou pour aller à leur campagne, sans en avoir auparavant obtenu la permission.

C'est par ces degrés que notre Prélat est parvenu au despotisme qu'il exerce impunément dans cette Ville. Il refuse ou donne ces permissions selon qu'il est affecté. Son caprice ou sa passion est sa règle. Si quelqu'un lui déplaît : si on a le malheur de lui avoir donné quelque mécontentement : si même il s'avise de s'imaginer qu'on lui a manqué, ces permissions sont refusées avec une inflexibilité que rien ne peut faire plier.

Ce gout décidé pour le despotisme, s'étend jusque sur les Maîtres de Pension. Si l'un d'eux prend les fils de quelque honnête homme qui n'a pas ses bonnes grâces, il reçoit un ordre de renvoyer les Pensionnaires, & il faut obéir ; autre-

ment on est assuré d'avoir une Lettre de cachet. En voici un exemple, entre plusieurs autres que je pourois rapporter. M. de Colonia, neveu du fameux Jésuite de ce nom, célèbre Avocat de cette Ville, mit son fils dans une Pension. Le nom seul de cet Avocat le mettoit à l'abri de tout soupçon de Jansénisme; mais on déplait à M. de Brancas par plus d'un endroit. M. de Colonia avoit plaidé pour une des Parties adverses de ce Prélat, & conséquemment il avoit encouru sa disgrâce. Mais ne pouvant lui appliquer le masque du Jansénisme, il trouva le secret de le mortifier, en ordonnant au Maître de Pension de renvoyer le fils de cet Avocat, qui avoit eu l'audace de défendre les droits d'un Particulier contre ses injustices. Un Prélat dévot & Sulpicien, est souvent plus vindicatif qu'une personne du monde. Ce premier trait de vengeance n'a pas calmé son courroux, La même année il descendit à la Supérieure du Monastere de la Miséricorde, de recevoir en qualité de Pensionnaire, la fille de ce même Avocat. Celui-ci en a porté ses plaintes au Parlement, mais

ce Tribunal a été jusqu'ici dans l'inaction : & pourquoi ? Sinon parce que cette Cour Souveraine craint aussi elle même les effets du despotisme Archi-épiscopal.

Jusqu'ici, Monsieur, je ne vous ai fait voir notre Archevêque que dans les fonctions qui ne sont pas essentielles à son Ministère. Mais il est bon qu'après l'avoir connu comme Particulier, vous le voyez comme Evêque. Il visite son Diocèse : il distribue son bien aux pauvres : il est attentif jusqu'au scrupule à extirper jusqu'au souvenir du Jansénisme, à n'accorder les Sacremens qu'à ceux qu'il lui plaît d'en croire dignes. Quelques faits vous convaincront de ce que j'avance.

Depuis vingt-cinq ans qu'il gouverne cette Eglise, M. de Brancas n'a peut-être jamais ouvert la bouche pour annoncer les Vérités de sa Religion. Toute sa Théologie consiste en Lettres de cachet & en menaces. (C'est assez la Théologie des Evêques du XVIII^e siècle.) Au reste, quelle instruction y auroit-il à attendre d'un Archevêque qui met les péchés de pensée au nombre

des cas réservés ; & encore quelles pensées ! celles qui seroient contraires à la Bulle *Unigenitus*. Les pensées les plus noires & les plus horribles ne sont rien : tout Prêtre peut en absoudre. Mais penser contre la Bulle , c'est un crime dont la rémission est réservée au seul pouvoir Episcopal. Voici les propres termes de la liste des cas réservés affichée dans les Sacristies ; . . . *Vel ipsa mentis cogitatio contra Constitutionem Unigenitus peccatum est nobis specialiter reservatum : »* La pensée même « contre la Bulle *Unigenitus* , est un cas « à nous réservé. « La science du Clergé est proportionné à celle de l'Archevêque. Les Ecclésiastiques du grand & du petit Séminaire ne sont occupés qu'à espionner ceux qu'il plaît au Prélat de regarder comme Jansénistes , & à découvrir les Confesseurs qui ont la charité de les entendre. Etre habile espion, délateur zélé , c'est tout ce qu'on exige pour les S. S. Ordres , & pour remplir les Places vacantes. On se garderoit bien d'étudier ; le seul degré de science peut rendre suspect de Jansénisme , & exposer au courroux de l'Archevêque.

B

Les Grands Vicaires eux mêmes ne s'occupent qu'à espionner, ou à entendre les délations des éspions subalternes, pour en faire le rapport au Prélat, qui reçoit les moindres découvertes avec les plus grandes actions de graces. Croiriez vous, M. qu'un Ecclésiastique est chaque jour planté vis-à-vis la porte des P.P. de l'Oratoire, Pour écrire les noms de tous ceux qui y entrent & qui en sortent, & marquer le tems qu'ils y sont restés. Trois fois le jour un Grand Vicaire va prendre le Bulletin qu'il porte au Prélat: & celui-ci l'examine, & cherche avec soin les téméraires qui ont osé mettre le pié dans cette Maison qu'il a frappée de ses anathêmes.

Le Tribunal de la Pénitence fournit aussi au Prélat des moyens d'exercer son zèle contre les prétendus Jansénistes. Le secret de la Confession, comme l'on sçait, doit être inviolable: M. de Brancas en convient; mais comme il n'y a point de regle sans exception, il prétend que lorsqu'il s'agit de la Bulle, le secret doit être trahi. Je ne sçait s'il a ordonné à ses Confesseurs de lui découvrir ce qu'ils apprendroient au sujet de la Bulle;

mais je sçait bien qu'à cet égard le secret n'est pas demeuré inviolable. En voici une preuve. Il y a environ deux ans que Madame la Marquise de Valbelle, qui joignoit à sa grande naissance un mérite encore plus grand, tomba malade. Cette Dame étoit trop pieuse, pour ne pas passer pour Janséniste. Elle étoit parente de M. de Brancas: mais un Evêque, lorsqu'il s'agit de Religion, ne doit point faire acception de personne. Aussi notre Archevêque fit-il refuser les Sacremens à cette Dame. Il étoit question dans le tems de sa maladie, de découvrir celui qui la confeseroit. Un grand nombre d'Espions fut en campagne pour cette importante découverte: mais tout ce grand fracas fut inutile: le Tribunal de la Pénitence lui fut plus favorable. Pendant la quinzaine de Pâques, un Porteur de chaises se présenta à un Vicaire de la Paroisse du S. Esprit, & s'accusa entr'autres de s'être enyvré le Mercredi S. Le Prêtre le questionna pour sçavoir comment il avoit pû se porter à cet excès en pareil jour. Le Pénitent qui n'y entendoit pas malice, lui dit qu'ayant porté à une heure après

Bij

minuit, un Monsieur chez Madame la Marquise de Valbelle, on lui avoit donné six livres pour sa peine, & autant à son camarade : qu'ensuite il étoient allés boire, & qu'ils s'étoient enivrés. Jusques-là cet intempérance n'étoit rien aux yeux du Confesseur ; il voulut savoir si celui qu'il avoit porté étoit grand ou petit : & ayant appris qu'il étoit petit, il dit à son Pénitent que c'étoit la un cas réservée, & qu'il falloit qu'il en avertisse M. l'Archevêque. Le rapport fut fait, & le secret de la Confession trahi. Le Prélat ayant bien combiné toutes choses jugea que ce petit homme n'étoit autre qu'un Pere Cordellier : & à l'instant il le fit exiler avec son Gardien. Trouverez vous, Monsieur, un Prélat qui ait porté si loing sa sollicitude Pastorale ?

Son désintéressement y répond : on en peut juger par les aumônes qu'il fait dans ses visites, & par sa générosité à l'égard de ceux qui le reçoivent chez eux. Dans le commencement de son Episcopat à Aix, il entreprit la Visite de son Diocèse, & se rendit à Pertuis, petite Ville sur la Durance, où il y a environ deux à trois mille personnes.

A la fin de sa Visite, il donna au Curé une piece de vingt-quatre sols. Le bon Curé crut que c'étoit pour soulager quelque pauvre malade, & il s'en expliqua sur ce ton avec le premier Pasteur. Non répondit M. de Brancas, ce n'est pas la mon intention. Ce que je vous ai donné est pour être distribué à tous les pauvres de votre Paroisse. Mais Monseigneur, reprit le Curé, comment pui-je le faire vis-à-vis un si grand nombre de pauvres? Il faut, dit gravement le Prélat, convertir cette piece en pieces de deux liards, & vous aurez de quoi distribuer à quarente-huit pauvres. Le Curé qui craignoit que le Peuple ne crût qu'il avoit reçu de M. l'Archevêque une somme plus considérable, & ne le soupçonât de se l'être approprié, eut la sage précaution de leur annoncer en présence du Prélat, qu'il avoit une piece de vingt-quatre sols à leur distribuer, & de la leur montrer.

Dans le même cours de ses Visites, ou l'année suivante, M. de Brancas alla à Brignolles, Ville considérable de son Diocèse. M. Damian de Vernuque y avoit soin de cette grande Paroisse. Ce

Curé est homme de condition, & a des sentimens dignes de sa naissance. Le Prélat alla descendre chez lui avec toute sa suite. Il y fut bien reçu & bien traité. Cet hospice lui plut, & il y demeura environ quinze jours, pendant lesquels il fit la Visite des Paroisses voisines. La veille de son départ il demanda au Curé Combien il avoit dépensé à son occasion. Le Curé en homme d'honneur, fit difficulté de lui dire : mais enfin il céda aux sollicitations redoublées de son Archevêque, & lui dit que la dépense se montoit à 800 livres. Cela est trop, dit le Prélat vous nous avez trop bien régalé. Le Curé répondit qu'il n'avoit pas fait tout ce qu'il avoit envie de faire, mais qu'il en avoit été arrêté par ses ordres. Ces politesses réciproques étant finies, M. de Brancas parla plus sérieusement, & dit tout bas à M. Damian; M. le Curé vous n'ignorez pas que vous me devez 33 livres pour mon droit de visite. Je le sçait Monseigneur, répartit le Curé, & je suis disposé à vous les donner. Avez-vous jamais connu d'Evêque, Monsieur, qui soit mieux instruit de ses droits, & qui sçache

mieux les faire valoir?

Sa prudence surpasse encore toutes ces qualités. Vous avez appris par la voie publique avec quelle attention il dispense les Sts. Myſteres, & avec quelle dureté il en refuse la participation à ceux qu'il soupçonne de ne pas rendre à la Bulle *Unigenitus* l'obeïſſance ſans bornes qu'il exige. Il appréhende ſans doute de donner les choſes ſaintes aux chiens; Je ne vois rien là que de juſte & de raſonnable. Mais par une Théologie propre à M. de Brancas, j'admire qu'il ne regarde comme des chiens que les gens ſoupçonnés du prétendu janiſme. L'oppoſition à la Bulle *Unigenitus* eſt le ſeul crime digne de la privation des Sacremens, c'eſt un péché irrémiſſible dans le Diocèſe d'Aix; tous les autres crimes s'eſſacent avec autant de facilité qu'on les commet. Le ſoupçon de Janſéniſme eſt le ſeul crime que les mérites du Sauveur ne peuvent laver. Notre Archevêque prodigue le Pain des Anges aux pécheurs les plus infâmes, & ne le refuſe qu'aux perſonnes de piété. La piété même eſt ſouvent la ſeule raiſon qui lui rend ſuſpects ceux qui la

pratiquent. Voici un fait qui va prouver ce que j'avance.

Un Négotiant de Marseille nommé Lesbros, âgé de 35 à 40 ans, s'étoit retiré dans une agréable Maison de campagne à un quart de lieue de la Ville d'Aix, pour y mener une vie solitaire & retirée. C'étoit un homme qui avoit quelque piété, & surtout fort soumis à la Bulle. M. de Brancas crut devoir lui marquer son estime, en lui accordant un privilége spécial. Depuis quelques années ce Prélat, par un zèle fort louable, avoit interdit toute les Chapelles domestiques. Mais comme son zèle n'est pas selon la science, il avoit aussi interdit des Chapelles absolument nécessaires, dans des campagnes éloignées de plus de deux lieues de la Paroisse. La Maison du sieur Lesbros n'étant pas à un quart de lieue de la Ville, il n'y avoit pas d'apparence qu'on pût obtenir le rétablissement de la Chapelle domestique, & en effet tout autre que lui y auroit échoué. Mais son obéissance aveugle lui mérita cette grace même sans la demander. Dans cette retraite, le Solitaire Lesbros n'avoit d'autre compa-

gnie que celle des quatre Grands Vicaires de M. de Brancas, qui y alloient dîner plusieurs fois par semaine. Le bon homme les régalloit de son mieux, & après le repas on faisoit le procès aux prétendus Jansénistes, & l'Arrêt prononcée par ce sénat, étoit toujours un arrêt de mort. Ces repas si fréquens & si somptueux avoient un peu dérangé les affaires du sieur Lesbros, qui embrasé d'une nouvelle ardeur pour la pénitence, voulut se retirer à l'Abbaye de Septfonds : mais soit inconstance de sa part, soit impossibilité de suivre la règle, après un séjour d'un mois il sort de cette Abbaye, & revient à Aix au commencement de 1752. Dans le chemin il rencontra une Demoiselle en équipage de Pèlerin. Touché de la vie dure & pénible de cette jeune Pélerine, il la prie de monter dans sa chaise elle le refuse. Lesbros curieux de sçavoir les aventures de cette fille, lui demande qui elle est, & où elle va. La Pélerine lui répond qu'elle est fille d'un Lieutenant général du Roi de Suède : qu'elle a quitté la Maison de son pere pour rentrer dans le sein de l'Eglise Catholique ;

qu'elle fait vœu d'aller à Rome en équipage de Pellerin, pour y faire son abjuration. Le sieur Lesbros regardant cette rencontre comme un effet particulier de la Providence, qui vouloir le rendre coopérateur d'une si bonne œuvre, redouble ses prières pour engager la Pélerinne à monter dans sa chaise. Ses sollicitations furent efficaces; la Demoiselle y consentit & il se rendirent tous deux à la Maison de campagne. Le sieur Lesbros fut à peine arrivé, que les Grands Vicaires vinrent le complimenter sur son heureux retour, & lui de son côté ne manqua pas de les régaler du récit de son aventure, & leur fit le détail des merveilles qu'il avoit vûes dans sa Pélerinne. Il leur parla avec admiration de sa modestie, de son humilité, de son amour pour la Pénitence, &c. Les Grands Vicaires entrèrent dans ses sentimens, & crurent que c'étoit une belle occasion de faire honneur à leur Prélat, s'ils pouvoient engager la Pellerinne à faire son abjuration à Aix. La Pélerinne se rend à leurs sollicitations, & aussitôt un jeune Chanoine de la Métropole fut chargé de l'instruire. C'étoit un

homme , selon les apparences , à grands talens , car en quinze jours il lui fit faire son abjuration , recevoir la Confirmation & la Communion. La Prosélite parut si remplie de piété au jeune Apôtre qu'il la fit Communier tous les jours pendant un mois. Elle partit alors pour Rome , afin d'accomplir son vœu , & son voyage eut un succès si heureux , qu'en moins d'un mois elle fut de retour chez le sieur Lesbros , quoiqu'il y ait près deux cens lieues d'Aix à Rome. Le jeune Chanoine reprit aussitôt ses droits sur sa Pénitente , & la fit communier tous les jours. On parla de resserrer par des liens plus étroits l'amitié qui étoit entre le sieur Lesbros & la Pélerine. Les parens du sieur Lesbros , qui n'étoient pas la dupe de la prétendue sainte , penserent à leurs intérêts , & eurent assez de crédit pour la faire enfermer dans un Couvent. Le sieur Lesbros présenta une requête pour la faire mettre en liberté : & pendant ces altercations on découvrit que la Pélerine étoit une fille de mauvaise vie de Marseille , qui s'étoit jouée du sieur Lesbros , des Grands Vicaires , de M. de

Brancas, & des Sacremens de l'Eglise.

Alors les écailles tombèrent des yeux du sieur Lesbros: il reconnut son illusion; & le dérangement de ses affaires, occasionné par les repas somptueux donnés aux Grands Vicaires, lui fit reconnoître, mais trop tard, qu'il avoit été la dupe de la Constitution & de ses Apôtres.

Je finis M. le portrait de notre Prélat, en vous le représentant dans sa vie particuliere. Imaginez vous un homme toujours renfermé seul dans ses appartemens, menant une vie triste, abandonné de tout le monde, même des parens qu'il a dans la Ville: qui ne voit que ses espions & ses délateurs: qui n'est ami de personne; qui n'est occupé qu'à découvrir un prétendu Janséniste, ou son Confesseur, & à trouver des moyens de tirer raison de quelque injure qu'il croit avoir reçue, & enfin qui semble ne compter parmi ses jours heureux que celui où il a pu faire quelque infortuné. Tel est M. de Brancas notre Archevêque; tels sont, selon le dernier Ecrivain du Clergé, les Athanases, les Ambroises, les Chrysostômes du dix-huitième siècle.

huitieme siècle. Reconnoîtrez vous dans les procès sans nombre intentés par ce Prélat dans la poursuite qu'il fait des droits honorifiques qui ne lui sont pas dûs, dans ses décisions sur les cas rétrogrés, dans les aumônes qu'il fait dans les visites, dans l'imprudence avec laquelle il prodigue & dissipe les choses saintes, en un mot dans la conduite qu'il a tenue jusqu'ici, les qualités que les deux Apôtres demandent d'un Pasteur, & qui brilloient en effet dans les Athanases, les Ambroises & les Chrysostômes des premiers siècles?

Après ce détail, rien ne vous surprendra dans celui où je vais entrer sur le refus des Sacremens fait l'année dernière à Madame de Charleval. M. de Brancas avoit reçu du Roi, par M. le Comte de Saint Florentin, une vive réprimande pour avoir fait refuser la Communion à la Ste. Table à M. Garnier, refus dont il a été parlé dans les Nouvelles Ecclésiastiques. Loin d'avoir égard aux intentions de son Souverain, le Prélat sentit son zèle amer prendre de nouvelles forces: il n'a cherché depuis que quelques occasions favorables

pour faire un nouvel éclat, & constater par quelque nouvelle entreprise le projet d'indépendance dont on l'accuse avec raison lui & ses Collègues dans l'Episcopat. Cette occasion se présenta bientôt, Madame de Charleval, fille de son M. de Gueydan, Président à la Chambre des Comptes de cette Ville, & veuve d'un Conseiller au Parlement de cette Province, infirme depuis longtemps, se trouva dans les premiers jours du mois de Juin en un danger évident de mort. Sa piété lui fit penser à se procurer les Sacremens de l'Eglise; mais il n'étoit pas facile d'en venir à bout, & elle en sentoit toute la difficulté. Plus elle avoit de religion, plus elle étoit suspecte à M. l'Archevêque. Elle étoit d'ailleurs disposée à rejeter la Bulle *Unigenitus*, si on lui en parloit. Cependant la vigueur que le Parlement de Provence avoit témoignée dans l'affaire du sieur Garnier, lui laissoit quelque lieu d'espérance qu'elle pourroit obtenir la consolation de recevoir le Pain des Anges pour la fortifier dans ce terrible passage, elle crut qu'elle devoit au moins témoigner le désir sincère

qu'elle avoit de participer à la Table Ste. Elle pria donc Madame de Galice sa sœur épouse du Doyen du Parlement, d'informer M. Deydier, Curé du St. Esprit sa Paroisse de l'état où elle se trouvoit, & de le prier de venir la voir. Le Curé averti promit de s'y rendre au plutôt; mais trois jours s'étant passés, sans qu'il parût, la malade réitéra ses prières auprès de sa sœur; & pour rendre cette seconde invitation plus efficace, elle pria M. le Président de Gueydan son frere d'accompagner sa sœur. Ce Président y consentit, & ils se rendirent tous deux au Presbitere. Le Curé embarrassé demanda du tems pour examiner ce qu'il avoit à faire.

Vous ferez peut-être surpris M., de ce qu'un Curé hésite à rendre visite à une de ses ouailles malade: mais voici la solution de l'énigme. M. de Charleval, connu par son fanatisme & son dévouement à notre Archevêque, étoit l'ennemi le plus cruel de Madame sa mere. De concert avec Madame de Montvalon sa femme, & qui est bien digne d'une pareille alliance, ils avoient résolu de faire passer leur mere pour

hérétique , & de la faire traiter comme telle. Ils n'eurent pas plutôt appris la visite & la priere de Madame de Galice , qu'ils firent tous leurs efforts pour empêcher le Curé de rendre ce devoir à leur mere , en l'assurant qu'ils avoient sa parole qu'elle ne lui feroit la dessus aucune peine. Le Curé charmé de pouvoir éviter l'embaras que devoit lui causer une malade qu'il croioit très-opposée aux sentimens de son Archevêque , les crut , & ne parut pas. Cependant la malade se sentant affoiblir de moment à autre , dit à sa femme de chambre d'aller avertir le Curé. Elle y alla : & pour le faire venir plus promptement , cette fille lui dit ainsi qu'elle l'a déposé , que c'étoit de la part de M. de Charleval qu'elle venoit. Alors le sieur Deydier ne balança plus , & suivit la femme de chambre , contant trouver la malade dans des dispositions favorables à la Bulle. Mais il se trompoit. En entrant il dit à la malade : *Madame , vous demandés le Viatique , êtes vous confessée ?* Il y a trois jours , répondit la malade. *Vous n'avez point de regret , repartit le Curé ?* Non , Monsieur , répliqua

Madame de Charleval. après ce préliminaire, le sieur Deydier vint à ses questions favorites. Il lui demanda si elle étoit soumise aux Décisions de l'Eglise, & sur la réponse affirmative de la malade, il s'informa si elle recevoit la *Constitution Unigenitus*. Madame de Charleval lui répondit qu'elle avoit l'esprit trop foible pour entrer dans ces matières qu'elle n'entendoit pas. Mais Madame reprit le Curé, *ce ne sont point des questions de Théologie que je vous propose : je ne vous demande qu'un ou ou un non*. Si la malade n'entendoit point ces matières, le Curé les entendoit certainement encore moins. Son génie plus que médiocre ne lui a jamais permis de se hasarder dans aucune dispute sur cet objet. Aussi il prit le sage parti de se retirer. Comme il s'en alloit, la malade lui dit *Monsieur vous me refusez donc les Sacremens ? Non, Madame, répondit-il : je les diffère jusqu'à ce que vous soiez en état de les recevoir ; & depuis ce moment là il n'a plus paru*. En descendant de l'escalier, il se contenta d'épéter plusieurs fois, que la malade étoit damnée.

Avant que de rapporter la suite de cette affaire, je ne puis me dispenser Monsieur, de vous faire conôître les parens de Madame de Charleval. Ils jouent un si grand rolle dans cette Tragédie, qu'il est nécessaire de vous en donner une juste idée. Madame de Charleval a deux fils, dont l'un est resté dans le monde, & l'autre a embrassé l'état Ecclésiastique. Celui-ci, aujourd'hui Evêque d'Agde, est assez connu par son fanatisme pour la Bulle. Elevé à l'Ecole de M. de Braneas, il a secondé au-delà de toute espérance les soins de son maître, & M. l'Archevêque ne d'essavouera pas un tel disciple. Sapiense mere avoit pour lui une tendresse singulière, & on ne lui peut reprocher qu'une joie un peu trop marquée quand elle le vit nommé à l'Eveché d'Agde. Cette tendre mere s'épuila pour payer ses Tullas, monter sa maison & le meubler. Elle comptoit se retirer auprès de lui à Agde, pour avoir soin de sa maison : mais elle comtoit trop sur ses fils dont elle jugeoit par son propre exemple. Quelle dut être sa douleur, lorsque ce nouvel Evêque, après avoir tiré d'elle tout ce

qu'il avoit pu , lui écrivit que vu les sentimens érronnés où elle étoit , il ne pouvoit en conscience la recevoir chez lui , & qu'il seroit obligé de lui faire refuser les Sacremens , si elle se retiroit dans son Diocèse. M. de Charleval l'aîné quoiqu'engagé dans le monde, la toujours emporté sur son frere quant au zèle pour la Bulle. Il ne lui manquoit plus que d'épouser une femme capable de l'affermir dans ses préventions. Il l'a malheureusement trouvée dans la famille de M. de Montvalon , l'un des Apologistes du trop fameux P. Girard Jésuite. Tout le monde connoît à Aix le dévouement servile de ce Magistrat pour son Archevêque. Il le porte à un tel excès , qu'on le soupçonne avec beaucoup de fondement d'avoir en cela quelque motif d'intérêt , & on croit avec raison qu'il désire l'Episcopat pour son second fils , Conseiller Clerc au Parlement , & Grand Vicaire de M. de Brancas. Le fils aîné de M. de Montvalon est aussi Conseiller au Parlement , & ces deux freres entrent pleinement dans les vues de leur pere. C'est dans cette maison que M. de Charleval a

trouvée une digne compagne, & l'on peut dire à tous égards que, cette jeune Dame est digne fille d'un tel pere, digne sœur de tels freres, & encore plus digne épouse d'un tel mari. Faut-il s'étonner si un couple si bien assorti a oublié tous les sentimens de la nature envers une mere que tout l'engagoit à respecter? Devenus ses espions & ses délateurs auprès de M. l'Archevêque, ils portent leurs fureur jusqu'à intercepter ses Lettres. Ces enfans dénaturés ne s'étudioient qu'à la tourmenter continuellement par quelque tracasserie. C'est un vrai martyre qu'ils lui ont fait souffrir presque toute sa vie, l'Evêque par les lettres les plus affligeantes, & l'ainé de ses fils par ses fureurs & ses inhumanités; de sorte qu'elle pouvoit dire avec raison, qu'elle n'avoit pas de plus cruels ennemis que ses propres enfans.

Le Curé du St. Esprit n'ayant donc pas paru chez Madame de Charleval depuis sa premiere visite, le 6 Juin, comme vous venez de le voir, M. le Président de Gueydan se transporta de nouveau au Presbytere pour l'engager à rendre une seconde visite à Madame

sa sœur: mais ce Curé avoit déjà pris la suite. M. de Gueydan qui l'ignoroit, après l'avoir attendu long-tems, vit paroître enfin non le Curé, mais le sieur Roche son Vicaire. Il le pria de porter les Sacremens à sa sœur qui se mouroit. Le Vicaire consentit à faire une visite à la malade, mais sans s'engager à lui administrer les Sacremens. Il se rendit en effet chez Madame de Charleval, mais uniquement pour lui proposer les mêmes conditions que le Curé. La malade étoit si accablée, qu'elle ne put lui répondre en seul mot. On pria M. Roche de lui donner l'Extrême-Onction: il le refusa. On le conjura de lui faire au moins la recommandation de l'âme: On parloit à un sourd. Il se contenta de dire que tout ce qu'il pouvoit faire, c'étoit de réciter le *Miserere*: ce qu'il fit; & il se retira.

Le lendemain 9 Juin, ce refus de Sacremens fut dénoncé à l'Assemblée des Chambres, & il fut ordonné que les Curé & Vicaire seroient mandés sur le champ. Les Huissiers s'étant rendus en conséquence à la Paroisse du S. Esprit, revinrent une heure après dire à la Cour

qu'ils n'avoient trouvé ni Curé ni Vicaire ; que le sieur Souche Sacristain, leur avoit dit qu'ils étoient tous absens, & qu'il n'y avoit dans la Paroisse aucun Prêtre chargé de faire les fonctions Curiales. Le Parlement ordonna qu'il seroit informé pardevant M. de Roades Conseiller de Grand'Chambre, & que les Gens du Roi seroient tenus de s'informer de l'état actuel de la Paroisse du S. Esprit, pour en rendre compte le Lundi 10 Juin aux Chambres assemblées. Dès le soir du même jour, M. d'Argens, Procureur Général fit assigner M. & Madame de Charleval, avec Mademoiselle leur fille aînée, pour aller déposer devant le Conseiller Commissaire de la Cour. Ces assignations furent données de concert avec M. & Madame de Charleval, afin de tirer d'embaras le Curé du S. Esprit & les Vicaires. Ce fut dumoins dans cette vûe que M. d'Argens, Magistrat septuagenaire, oncle de M. de Charleval & qui depuis du temps ne paroissoit plus au Palais, se chargea de cette procédure. Le lendemain 8 Juin on procéda à l'information. M. de Charleval,

Madame son épouse, & Mademoiselle leur fille aînée, furent entendus. Comme leurs dépositions avoient été concertées avec M. l'Archevêque & M. de Montvalon, vous pouvez bien juger, qu'elles n'étoient pas favorables à la malade; aussi ne tendoient-elles qu'à justifier le Curé & le Vicaire du S. Esprit. La jeune demoiselle, qui avoit horreur de ce qu'on vouloit lui faire dire contre sa grand'mere, si pploit avec larmes ses cruels parens de ne pas l'obliger à une démarche si révoltante; mais sa mere qui se faisoit un jeu du mensonge & de la calomnie, lui dit avec un ton de hauteur: *Vous irés, ma fille, & vous dirés tout comme moi.* Il fallut obéir. mais elle n'eut garde d'assurer comme témoin ce qu'on l'obligeoit de déposer, & presque toute sa déposition ne roula que sur ce qu'elle avoit entendu dire à sa mere.

Les dépositions du mari & de la femme furent faites avec plus de concert, & elles furent les mêmes jusqu'aux expressions. Toute la différence qui s'y trouve, c'est que la déposition de la Dame est un peu plus longue que celle

de son mari. Madame de Charleval dit;
 » qu'il y a long tems qu'elle connoît les
 » sentimens de Madame sa belle-mere:
 » qu'elle n'a pas une soumission parfaite
 » à toutes les décisions de l'Eglise, &
 » notamment à la Bulle *Unigenitus*: (cette
 façon de parler annonce assurément une
 personne bien au fait de ces matieres)
 » qu'elle a paru de même à tous ceux de
 » la famille: qu'elle a ouï dire souvent
 » à M. d'Agde, qu'il feroit son possible
 » pour ramener sa mere au sein de l'E-
 » glise: qu'elle a été présente à plu-
 » sieurs conversations à ce sujet: que M.
 » son beau frere & son mari lui ont re-
 » commandé expressément d'éviter que
 » ces enfans fussent jamais seuls avec
 » elle à qu'elqu'âge que ce fut, de crainte
 » de recevoir des impressions très-nui-
 » sibles qu'elle auroit pu leur donner sur
 » la Foi, & particulièrement sur son
 » peu de soumission à la Bulle *Unige-
 » nitus*.

Tout ce fatras ne prouvoit rien ni
 contre Madame de Charleval, ni en fa-
 veur du Curé & du Vicaire schismati-
 ques: ce n'étoit pas là ce que deman-
 doit le Commissaire de la Cour: mais

il faut

il faut pardonner le verbiage à une femme, & à une femme schismatique. La suite de la déposition tendoit plus directement à justifier le Curé du S. Esprit sur le refus des Sacremens. Elle dit; » que Madame sa belle-mere avoit seulement demandé au Curé d'aller » faire ses Pâques aux Bernardins, & » que le Curé lui avoit accordée. » Tout cela ne disoit encore rien. Mais obligée d'en venir à la dernière visite du Curé, la vérité sortit malgré elle de sa bouche; elle dit; » que le sieur Dier Curé du S. Esprit, ayant voulu » s'affurer si Madame de Charleval étoit dans de bonnes dispositions, il » vint la voir: que la malade répondant à ses questions, dit qu'elle étoit » soumise à l'Eglise, qu'elle étoit bonne » Catholique, Apostolique & Romaine, qu'elle recevoit tout ce que » l'Eglise recevoit, & qu'elle rejettoit tout ce que l'Eglise rejettoit; que le » Curé lui ayant dit que cela ne suffisoit pas, & qu'elle devoit se soumettre à la Constitution *Unigenitus*, la malade avoit répondu qu'elle n'étoit pas en état d'entrer dans la discussion de

toutes ces de marieres; que le
 Curé ayant répliqué qu'il ne s'agissoit
 pas d'un point de Théologie qu'elle
 dût traiter, mais seulement d'un oui
 ou d'un non qu'il exigeoit d'elle, elle
 avoit répondu; vous me refusez donc
 les Sacremens? Et que le Curé avoit
 dit: non, Madame, je vous donne
 du tems pour revoir votre Confes-
 seur, puisqu'il y a trois jours que
 vous ne l'avez vu. » (Ce Curé qui
 dit tous les jours la Messe, se confesse-
 t-il tous les jours, ou en a-t-il moïn be-
 soin que cette pieuse Dame?) C'est
 ainsi que la jeune Dame en voulant ju-
 stifier le Curé schismatique, déposa en
 effet contre lui, en constatant le refus
 des Sacremens fait en conséquence de
 ses questions imprudentes & illicites.

La suite de la déposition n'est plus
 qu'un acte de complaisance de si part
 pour M. de Brancas, qui voulut profi-
 ter de cette occasion pour noircir les
 P. P. de l'Oratoires, & engager M. de
 Marseille à leur retirer les pouvoirs, ce
 qu'il avoit tenu jusqu'ici pour nul.
 La jeune Dame de Charleval ajouta
 donc à sa déposition, » que la seconde

» fête de la Pentecôte à onze heures du
 » matin , elle avoit entendu qu'Hono-
 » rade (femme de chambre de la ma-
 » lade) disoit à la malade , en présence
 » de la Dame de Galice d'Aumont ; M.
 » d'Albert vous envoie dire que si vous
 » voulez recevoir encore une fois la
 » Communion , l'on vous fera venir un
 » Pere de l'Oratoire de dehors : que la
 » malade craignant qu'il ne fût décou-
 » vert , demanda à sa sœur s'il seroit
 » travesti , & s'il auroit une redingotte
 » que sa sœur lui répondit qu'il auroit
 » aussi une perruque : que la malade
 » demanda si celui qu'on feroit venir
 » seroit le même qui avoit administré
 » Madame d'Artiguer à Marseille ;
 » qu'on lui demanda si elle le connois-
 » soit , elle dit que c'étoit le P. Bré-
 » mont ou Raymond de Marseille :
 » qu'on lui demanda s'il étoit grand ou
 » petit , qu'elle répondit qu'il étoit
 » petit , & qu'on lui répliqua que celui
 » qu'on feroit venir étoit grand : que
 » comme elle témoignoit la peine que
 » celui qui l'administreroit ne fût dé-
 » couvert , on lui dit : on vous a admi-
 » nistré il y a quinze jours , & l'on n'a

Dij

„ pas reconnu celui qui vous a admi-
 „ ni tré : ainsi soyez tranquille ; votre
 „ fils a promis de ne s'informer de rien,
 „ de vous l'aissier tranquille , pourvû
 „ que vous ne fassiez pas du rapage au
 „ Palais , & que vous ne fassiez pas in-
 „ quiéter les Prêtres de la Paroisse :
 „ vous ne pouvez pas recevoir le Saint
 „ Viatique ce soir , parce qu'il faut que
 „ l'on fasse venir de dehors celui qui
 „ doit vous le porter , mais ce sera le
 „ surlendemain sur les trois heures du
 „ matin. (La jeune Dame ajouta)
 „ qu'elle avoit entendu ce discours ,
 „ parce que sa belle mere étant sourde
 „ on lui parloit haut , & qu'ayant un
 „ trou auprès du lit de sa belle mere,
 „ elle pouvoit voir & entendre tout ce
 „ qui se passoit dans sa chambre.

La jeune Dame de Charleval avoit
 sans doute sa déposition si bien concer-
 tée, qu'on ne pouvoit pas la convaincre
 de faux : mais c'est ici le lieu de dire,
Mentita est iniquitas sibi ; l'iniquité s'est
 démentie elle même. Le prétendu trou
 du lit de sa belle mere ne pouvoit lui
 être d'aucun usage , si on fait attention
 à la situation des lieux. La jeune Dame

étoit dans son appartement au dessus, & pour entendre ce qui se disoit au lit de la malade, il auroit fallu que la voix eût pénétré un gros mur, & un cabinet dont la cloison étoit enduite de plâtre. Je ne veux point disputer à la jeune Dame la finesse de l'organe de l'ouïe, c'est l'affaire des Physiciens : mais comme elle convient qu'elle n'a entendu tous ces discours que parce que sa belle-mère étant sourde, on étoit obligé de lui parler haut, je la prierois seulement de me dire comment elle a pu entendre ce que la malade disoit, puisque dans l'état de foiblesse où elle se trouvoit, il étoit impossible qu'elle parlât aussi haut que les personnes qui étoient auprès d'elle.

Il me semble, M., qu'il n'en faut pas davantage pour convaincre cette Dame de calomnie, & que tout homme raisonnable ne peut avoir aucun égard à une déposition qui porte sur son front un caractère si visible de fausseté. Ainsi vous ne serez pas surpris que les dépositions de Madame de Galice & de la femme de chambre détruisirent entièrement celle de la jeune Dame de Charleval & de

son mari, Reprenons la suite de notre narration.

Le même jour 8 Juin , on fut assez heureux pour trouver la malade en état de signer une sommation au Curé du S. Esprit de lui administrer les Sacremens de l'Eglise. Elle contenoit une Profession de foi des p's orthodoxes. Elle fut signifiée le lendemain 9 Juin. Dimanche de la Trinité, en l'absence du Curé & des Vicaires, au sieur Souche, Sacristain de la Paroisse. Par cet Acte la malade sommoit le dit sacristain de déclarer, si les sieurs Deydier, Roche, ou autres Vicaires étoient à Aix, & y déservoient actuellement la Paroisse, auquel cas elle les requeroit de lui administrer sur l'heure les derniers Sacremens: qu'en leur absence elle le sommoit lui Souche de nommer les Prêtres qui étoient chargés de faire les fonctions Curiales. Le sieur Souche répondit à la sommation que M. le Curé & M. Roche premier Vicaire étoient absens, & qu'il n'y avoit personne dans la Paroisse pour faire les fonctions Curiales.

Cet Acte fut aussitôt porté à l'Archevêché où M. de Charléval se rendit.

aussi , & il y fut résolu de dresser dès l'après-midi un acte de désaveu dans la chambre de la malade. Pour y mieux réussir , & n'être point troublé par la présence des parens de la malade , on crut devoir procéder à ce désaveu à une heure où chacun est dans sa maison , pour prendre ses repas. En effet , dès avant deux heures après midi , la jeune Dame de Charleval & son mari entrèrent dans la chambre de la malade , & attendant avec impatience le Notaire Etienne , & le sieur Lions Grand Vicairé , ils arriverent enfin après s'être fait attendre long-tems. Il ne s'agissoit plus que d'avoir des témoins. La jeune Dame de Charleval se chargea d'en trouver. Elle alla elle-même chez M. de Thoren, Conseiller à la Chambre des Comptes , pour le prier de vouloir bien servir de témoin à un acte que sa belle-mère vouloit faire. Le Magistrat si rendit : il trouva la malade dans un si grand accablement , qu'il crut qu'elle n'étoit pas en état de faire aucun acte. Ayant appris la nature de celui qu'on vouloit passer au nom de la malade , & qu'on vouloit prouver de l'état d'alliégation ou

elle se trouvoit, il fut indigné qu'on l'eût cru capable de se réter a une pareille manœuvre, & il se retira.

Pendant ce tems-la, la jeune Dame de Charleva pressoit M. le Marquis de Puylobier de se rendre chez Madame sa belle mere; & comme il en faisoit quelque difficulté, elle le prit par la main, & l'emmena comme malgré lui, en l'assurant qu'il trouveroit dans la chambre M. de Thoron. Elle fut surprise de ne le plus trouver; mais infatigable quand il s'agit de venir à bout de ses dessein, elle courut chez M. de la Juv, & l'emmena avec elle. A son retour les affaires avoient changé de face; elle trouva dans la chambre M^{rs} Madame de Gueydan & Madame de Galice, toutes personnes qui l'incommodoient beaucoup. Da'bord elle voulut obliger Madame de Galice qui étoit assise auprès du lit de la malade, de quitter sa place afin que les témoins pussent approcher de plus près, & entendre ce que l'on vouloit faire dire à la malade. Madame de Galice refusa d'abandonner son poste au lit de la mort, & repoussa sa sonneveu & sa nièce leur inhumanité.

mais l'esprit de schisme étouffe juſqu'aux ſentimens les plus intimes de la nature. La vûe d'une mere à l'agonie, bien loing de toucher M. de Charleval & ſon épouſe, ne fit que ranimer leur fureur. Ils ſe jetterent l'un & l'autre ſur elle, & la ſecouant avec violence, ils lui firent questions ſur questions, ſans pouvoir arracher que des *oui* & des *non* qui marquoient ſenſiblement l'état d'aliénation où elle ſe trouvoit. Madame de Galice ſouffrant avec peine de voir ſa ſœur traité avec tant de barbarie par ſon propre fils, reprocha à ſon neveu ſes violences, & lui dit qu'il alloit tuer ſa mere. *Vous avés commencée* dit-il tout hors de lui *je vais l'achever.* Les deux Gentilshommes qu'il avoit fait venir pour être témoins, ſaiſis d'horreur, prirent le parti de ſe retirer, & l'un d'eux ayant réprésenté à M. de Charleval que ſa mere n'y étoit plus, il répondit en fureur: *Si vous penſés comme cela vous portés, auſſi vous retirer.* Le Notaire lui même, forcé par l'evidence convaincu que la malade n'étoit pas en état de paſſer d'acte: & paroiſſant fâché de s'être embarqué ſi légè-

rement dans cette affaire, il se retira. Le sieur Lions, qui fut spectateur muet de cette scène tragique : & qui ne dit pas un mot d'édification ni à la malade ni aux assistans ; qui n'ouvrit pas même la bouche pour dés'approuver la conduite barbare du sieur de Charleval & de son épouse, se retira le dernier, pour annoncer à M. l'Archevêque que leur projet étoit échoué.

Le Prélat qui jusqu'alors avoit tout dirigé de l'intérieur de son Palais, crut que sa présence étoit nécessaire pour ranimer le courage de ses émissaires. Il monte en carrosse, & se rend chez la malade. En entrant il eut la sage précaution d'annoncer qu'une extinction de voix & un grand mal de gorge l'empêchoient de parler, mais que son Grand Vicaire y suppléeroit. Par ce moyen, il évita de s'assurer par lui-même que la malade étoit dans le même état d'accablement où le Notaire l'avoit laissée une heure auparavant : cependant, soit oubli de la part du Grand Vicaire, soit défaut de préparation, l'Eglise enseignante d'Aix ne donna aucune instruction à la malade, & ne lui dit pas même un mot

de consolation : tout le soin du Prélat se termina à écarter les personnes qui pouvoient le gêner dans le rôle qu'il vouloit jouer. Il fit dire par une personne de la compagnie à Mesdames de Gueydan & de Galice de sortir de la chambre de la malade. Ces Dames n'ayant pas eu le tems de réfléchir, ni celui qui s'étoit chargé de cette commission, eurent cette complaisance déplacée, & demeurèrent dans l'antichambre. Alors M. de Charleval recommença à donner de rudes secousses à sa mere, que les premières avoient réduites à la dernière extrémité. Comme il commençoit cette scène barbare, Madame de Cabannes autre sœur de la malade, entra dans la chambre avec son mari. Mesdames de Galice & Gueydan les suivirent, & elles furent témoins des violences que M. de Charleval exerceoit sur sa mere. A forces de secousses il vint à bout de la faire sortir de son assoupissement, & lui dir : *Vous recevrez de M. l'Archevêque la Bénédiction Pastorale si vous recevrez la Bulle Unigenitus.* Ayant répondu ; *je n'en veux point à ce prix là*, elle retomba dans sa

l'éthargie. Alors les secouffes recommencerent ; & son fils lui ayant demandé s'il n'étoit pas vrai qu'elle avoit promis de ne point appeller le Curé pour les Sacremens , elle répondit qu'*oui*. *Qui vous a conseillé de le faire appeller*, repliqua le fils ? *M. le Curé* dit la malade. Ces derniers mots marquoient si bien que la malade n'y étoit plus , que le Prélat & ses émissaires en furent déconcertés. Cependant les secouffes recommencerent , & la jeune Dame de Charleval dit à la malade ; *Ma mere , ne recevez vous pas la Constitution comme votre fils l'Evêque d'Agde ?* la malade ayant répondu , *oui* , Madame de Cabanes & toute la compagnie presserent M. l'Archevêque de la faire administrer , puis qu'il étoit bien assuré des sentimens de M. d'Agde. *Je m'en garderois bien*, dit le Prélat , *je me couvrerois d'opprobre & d'ignominie*. Et comme les Dames continuerent à le presser il leur dit d'un ton sévère ; *Vous me forcez de faire un verbal comme vous me troublez dans mes fonctions*. *Hé ! depuis quand est-ce une fonction du Ministère , d'être le Promoteur d'un faux acte* ,

Qua

Que M. de Brancas me permette de faire ici une observation bien naturelle sur son procédé. Ou ce Prélat croyoit Madame de Charleval jouissante de sa liberté; ou il la croyoit dans un état d'aliénation. S'il la croyoit libre, & dans son bon sens, il devoit la faire administrer, puisqu'elle déclaroit qu'elle recevoit la Bulle *Unigenitus* comme son fils l'Evêque d'Agde, & on ne voit pas comment il se seroit couvert d'opprobre & d'ignominie en le faisant. S'il ne la croyoit pas libre & dans son bon sens, comment pouvoit-il se prêter à autoriser un Acte qu'elle n'étoit pas en état de faire? C'est une contradiction que nous laissons à concilier à ce nouveau Chrysostôme.

Son zèle pour sa chere Bulle ne lui permit pas apparemment d'apercevoir une contradiction si sensible. Mais rien n'est capable d'arrêter la fureur de l'esprit de schisme. Quoique l'embaras où il se trouvoit lui causât une sueur considérable, il ne laissa pas de faire dresser l'Acte de désaveu, de l'autoriser de sa signature & de celle de son Grand Vicaire, & il eut assez d'humilité pour ne

pas dédaigner de trouver sa signature
 confondue avec celle de deux de ses la-
 quais. Le Notaire prévaricateur ayant
 demandé qui est-ce qui signeroit encore
Moi dit M. de Charleval : ma signature
 doit valoir pour quatre. Enfin l'A. de
 fut dressé au gré de Monseigneur en ces
 termes,

» L'an 1754. Et le neuvieme jour de
 » ce mois de Juin, Dimanche de la
 » Trinité après midi, à l'issue des Off. ces
 » Divins, nous Jean Honoré Etienne
 » Avocat en la Cour Notaire à Aix, au
 » requis & de chef de Messire Cesar de,
 » Chevalier seigneur de Charleval, nous
 » serions transportés dans la maison de
 » Dame Catherine de Gueydan sa mere
 » rue Ville verte, où étant, le dit
 » sieur de Charleval, nous auroit fait
 » approcher du lit de la chambre où la
 » malade est allité, la chambre étant
 » honoré de la présence de Monsei-
 » gneur l'Archevêque de cette Ville,
 » & de M. l'Abbé Lions son Grand Vi-
 » caire, en présence de Jean Antoine
 » Tortonne, domestique, originaire
 » du lieu de Chardoye, & de François Pa-
 » ret du Vaurnoy aussi domestique (de

M. l'Archevêque } résidant en cette
 Ville, le dit seigneur de Charleval
 toujours présent auroit interpellé la-
 ditte Dame de Gueydan sa mere de
 déclarer si elle avoit signé quelque
 sommation où requis d'aujourd'hui :
 laditte Dame avoit répondu aux sus-
 dites presencés, qu'elle n'avoit écrit
 de Lettres de six mois, mais seule-
 ment signé une quittance il y a environ
 deux ou trois mois. Le dit seigneur
 de Charleval l'ayant interpellée aussi
 de declarer si elle des'avoit ce
 qu'on avoit fait en son nom contre M.
 le Curé du S. Esprit, a répondu la-
 ditte Dame qu'oui. Et lui ayant en-
 core représenté le dit seigneur de
 Charleval, si elle avoit signé quelque
 chose aujourd'hui; a répondu que
 non. Au moyen de quoi le dit sei-
 gneur de Charleval a requis nous dit
 Notaire de lui concéder acte de tout
 ce que dessus, ainsi que nous le lui
 avons concédé. Fait & publié à Aix
 dans la chambre de la Dame où elle
 est dans son lit, en presence desdits
 Torton & Paret, témoins à ce requis,
 & signés avec le dit seigneur de Char-

» leval à l'original dûement contrôlé.

» Collationné par nous signé Etienne.

Un Acte si defectueux & si informe prouve clairement l'embaras de tous ceux qui y ont pris part. On n'y fait aucune mention que la malade jouit de la liberté d'esprit nécessaire pour faire un Acte judiciaire : on ne dit pas qu'on en ait fait lecture à la malade, qu'on lui ait offert de la signer, qu'elle ait refusé de le faire, ni déclarer ne le pouvoir de ce interpellée, formalités qui sont toutes nécessaires, selon les Loix, pour assurer la validité d'un Acte. On ne lui a pas fait non plus des'avouer la sommation faite en son nom, signée d'elle, au Curé du S. Esprit ; Acte cependant qu'il étoit indispensable de lui faire des'avouer.

Le lendemain lundi 10 Juin, M de Neaulx, Conseiller, dénonça à l'assemblée des Chambres le faux Acte passé la veille dans la Chambre de Madame de Charleval, & accompagna sa plainte des différentes circonstances qui avoyent rapport à cette affaire. La Cour ordonna en conséquence qu'il en seroit informé, & que le Notaire, dès l'après-midi

feroit tenu d'en remettre au Greffe une Expédition en forme. M. l'Archevêque agissoit en même tems que le Parlement, mais non pas avec la même droiture ni la même bonne foi. Les Magistrats cherchoient sincèrement la vérité, & le Prélat ne cherchoit qu'à fuir la lumière. Il rendit une Ordonnance qu'il fit siglifier à la Paroisse du S. Esprit, & à M. le Blanc de Castillon, Avocat Général. Dans cette Ordonnance, il disoit, que dans le moment qu'il avoit été instruit que le Curé & les Vicaires du S. Esprit avoient cru être obligés de s'absenter, il avoit employé tous les soins pour trouver quelques Prêtres qui voulussent se charger d'administrer les Sacramens, mais que n'ayant pu en trouver, il ordonna que tous les habitans du S. Esprit s'adresseront pour les Sacramens aux Curé & Vicaire de la Paroisse de S. Sauveur, auxquels il donne tout pouvoir à cet effet. Cet Ordonnance, loin de calmer les esprits, ne fit que les aggraver davantage contre la duplicité & les mensonges du Prélat. Son despotisme, & le servile dévouement de tous ses Ecclesiastiques sont trop connus dans la Ville.

pour en imposer, & l'on sçavoit à n'en pas douter, que le Curé & les Vicaires de la Paroisse du S. Esprit ne s'étoient absentés que par son ordre, & qu'il y avoit dans la Ville plus d'Ecclésiastiques qu'il n'en falloit pour remplir la place des déserteurs. On fut donc convaincu que cette Ordonnance n'étoit qu'une ruse pour éviter de mettre un Déservant à la Paroisse du S. Esprit, & que l'unique but du Prelat étoit d'empêcher que Madame de Charleval ne fut administrée. Ce qui acheve de le démontrer, c'est que M. de Brancas eut soin de défendre aux Prêtres de S. Sauveur de donner les Sacremens à cette Dame, en leur disant qu'il se la réservoir à lui seul. Le Parlement cependant parut s'en contenter, car il ne fit rien pour obliger le Prélat à fournir la Paroisse du S. Esprit d'un nombre suffisant de Prêtres pour faire le Service.

Deux jours après, le 12 Juin, M. de Brancas se fit présenter une Requête par son Promoteur, disant qu'il vient d'avoir connoissance que le sieur Daydier, Curé du S. Esprit, s'est absenté depuis quelques jours de la Paroisse, sans

ſçavoir ce qu'il éſt devenu: qu'en conſéquence il requiert qu'injonction ſera faite au ſieur Curé dans ſon domicile, & en cas de ſa ſortie du Royaume, à l'Hôtel de M. le Procureur Général, de ſe préſenter & de déſſervir ſa Paroiſſe dans huitaine: qu'autrement il y ſeroit pourvû. M. l'Archevêque accorda les fins de la Requête, & l'Ordonnance fut ſigniſiée ſelon les règles. Tout ce qui réſulta d'une démarche ſi mal concertée, fut que tout le Public vit que l'Archevêque jouoit la Comédie. A l'égard du Parlement, depuis le 8 Juin juſqu'au 13, cette Compagnie ne fit rien pour faire adminiſtrer Madame de Charleval qui pouvoit du moins recevoir l'Extrême-Onction. Inaction étonnante ſans doute!

Le Jeudi 13 Juin, jour de de la Fête-Dieu, l'Ordonnance du 10 fut publiée à la Paroiſſe du S. Eſprit, & le même jour à midi, Madame de Charleval mouſut privée des Sacremens, mais non de la grace qu'ils operent. Ce ne fut que ſur les trois heures, que M. de Brancas en reçut la nouvelle, & à l'inſtant ce Prélat qui avoit fait tous ſes ef-

sorts pour trouver un Prêtre qui voulût se charger de desservir la Paroisse du S. Esprit, & qui les avoit fait inutilement, fut assez heureux pour en trouver un qu'il envoya sur le champ dans cette Paroisse. Il faut avouer que ce Prélat n'est guere politique. Ne devoit-il pas pour sauver les apparences, laisser au moins quelque jours cette Paroisse sans Ministres?

Deux jours après, le corps de Madame de Charleval fut porté à Lambese, petite Ville à trois lieues d'Aix, où se tiennent les États de la Province. Un Prêtre accompagna ce transport, mais le Curé de Lambese ne voulut jamais recevoir ce dépôt sans une permission expresse de M. l'Archevêque. Il ne voyoit pas comment on pouvoit accorder la Sépulture à celle qu'on avoit jugée indigne des Sacremens de l'Eglise. Il fallut donc dépêcher un Courier au Prélat, qui, pour des raisons à lui connues, accorda la permission. De l'Eglise Paroissiale, le corps fut porté dans celle des Mathurins où il fut inhumé auprès de celui de son mari.

Vous pouvez bien penser que la dou-

leur qu'en conçut M. de Charleval son fils, ne fut pas des plus extrêmes. Ce fils dénaturé se consola aisément de la perte d'une mère qu'il vouloit *achever* lui même. Son second fils, M. l'Evêque d'Agde, garda un peu plus les bien-séances. Dès qu'il apprit la mort de Madame sa mère, il fit dire qu'il ne vouloit voir personne de deux jours. Il avoue lui même qu'il en passa un sans se connoître. Mais honteux de sa prétendue foiblesse, il crut qu'il devoit combattre les sentimens de la nature, & qu'il ne convenoit pas à un Evêque plein de respect pour la Bulle *Unigenitus*, de témoigner de la douleur de la mort d'une mère qui y étoit opposée. Dès le lendemain matin il envoie sa chaise de poste à un célèbre joueur de violon du Pays, & le soir il y eut grand Concert à l'Evêché. Tout le monde fut indigné d'une telle indécence, & l'on se demandoit fort sérieusement si le Prélat étoit homme. Le Chapitre ne crut pas devoir lui faire son compliment de condoléance à ce sujet: il auroit cru l'insulter: mais il se contenta de lui faire sçavoir par ses Députés, que l'usage de leur

Eglise étoit de célébrer un Service Solennel pour les parens de leur Evêque que la mort avoit enlevés, & de le prier de prendre le jour & l'heure qu'il fouhaiteroit. Le Prélat, après les avoir remercié de leur attention, leur fit dire par le sieur Orginier son confident, qu'il leur étoit bien obligé. Le Chapitre de Pézénas, qui étoit dans le même dessein que celui d'Agde, ayant appris cette réponse, n'osa pas seulement en faire la proposition.

Cependant le Commissaire du Parlement continuoit toujours l'information, qui ne fut finie que le 18 Juin. On entendit quarante sept témoins. La procédure ayant été communiquée aux Gens du Roi, ils donnerent leurs conclusions & le Parlement rendit quatorze Décrets; sçavoir, six de prise de corps, contre le sieur Deydier & Roche, Curé & Vicaire, du S. Esprit, & quatre inconnus; trois d'ajournement personnel, contre M. de Charleval, Etienne le Maire & une Domestique de feu Madame de Charleval; & cinq d'alligné pour être ouï, contre cinq autres personnes, entre lesquelles se trouva la jeune

Dame de Charleval, & le P. Bremont de l'Oratoire, résident à Marseille. Dès que M. de Brancas eut appris que ce P. Bremont de l'Oratoire avoit été décrété d'assigné pour être oui, il se hâta d'écrire à M. l'Evêque de Marseille, pour lui apprendre que le P. Bremont avoit été décrété par le Parlement pour avoir administré en secret les Sacremens à Madame de Charleval; qu'il étoit également convaincu qu'il les avoit aussi administrés à Madame d'Artigues, grande Janséniste de Marseille: qu'il espéroit qu'enfin il seroit persuadé que les P. P. de l'Oratoire le trompoient: qu'il ne cessoit de lui dire depuis longtemps: qu'il devoit se défier de tous ceux de cette Congrégation, & renouveler son ancien zèle contre les Jansénistes, qui depuis quelque tems paroissoit se ralentir.

M. de Belsunce justement indigné contre M. l'Archevêque d'Aix, lui répondit que tout ce qu'il lui avoit écrit au sujet du P. Bremont étoit une pure calomnie: que la Dame d'Artigues avoit été confessée par un Pere Servite, & administrée par le Curé des Accoules.

sa Paroisse, & que ce Curé lui avoit donné la Communion trois fois dans le cours de sa maladie. M. de Brancas piqué de cette réponse, crut se dédommager auprès de M. l'Archevêque d'Arles. Il lui manda les mêmes calomnies avec le même ton d'assurance. M. de Marseille l'ayant appris, crut devoir instruire son Métropolitain de la vérité des faits, & lui écrire tout ce qu'il avoit écrit à M. l'Archevêque d'Aix. M. d'Arles a montré à tous le monde la Lettre de M. de Marseille qui ne contient rien moins que l'éloge de M. l'Archevêque d'Aix.

Le Décret d'assigné pour être oui ayant été signifié au P. Bremont, il ne fut pas en état d'y obéir; il étoit alors au lit attaqué de la maladie qui le conduisit au tombeau. Cette situation l'obligea de présenter une Requête au Parlement le 22 Juin, tendante à ce que, vu l'état de la maladie où il étoit, un Commissaire de la Cour se rendât à Marseille pour entendre ses réponses, & recevoir sa justification. Dès le même jour, la Cour lui accorda les fins de sa Requête, & à l'instant M. de Boades,

Commissaire, partit en poste pour Marseille, accompagné de M. le Blanc de Castillon, Avocat Général, & d'un Greffier. Ces Messieurs ariverent sur les sept heures; & trouverent que le malade avoit reçu les Sacremens, qu'il étoit dans une espèce de léthargie. On lui annonça leur arrivée; & à l'instant sortant de son assoupissement, la connoissance lui revint à un tel point qu'il répondit à toutes les questions qu'on lui fit, avec beaucoup de justesse & de présence d'esprit. Il se recria avec force contre la calomnie dont on l'avoit chargé: il déclara que Madame d'Artiguer avoit été conseillée par un P. Servite, & administrée par son propre Curé, au vû & scû de M. l'Evêque de Marseille, qu'il avoit été plus de trente ans absent de la Provence, & que depuis six mois qu'il étoit à Marseille, il n'en étoit sorti qu'une seule fois pour aller prêcher un Sermon dans l'Eglise de l'Oratoire de la Cistal; qu'il avoit assidûement assisté à tous les exercices de sa Communuté, soit à Marseille soit à la Cistal; qu'il ne connoissoit Madame de Charleval que de réputation, & qu'il ne l'avoit jamais

vûe. Après avoir fini toutes ses réposens il recombait dans sa létargie, & mourut le lendemain à trois heures du matin. Je ne crois pas qu'on employe jamais cette déclaration pour faire l'éloge de M. & de Madame de Charleval, non plus que celui de M. de Brancas.

Le 28 Juin le dernier jour des séances du Parlement de Provence, qui a coutume de prendre ses vacances depuis le premier Juillet jusqu'au premier Octobre, les Chambres assemblées rendirent un Arrêt, portant que ceux de Messieurs qui seroient nommés par le Roi pour tenir la Chambre des Vacances, continueroient l'information ordonnée au sujet du refus des Sacramens fait à Madame de Charleval; qu'ils pourroient faire le recollement des témoins, & ordonner le procès à l'extraordinaire: le Jugement définitif fut réservé aux Chambres assemblées après la rentrée. On lut ensuite dans la même Assemblée une Lettre au Roi pour se plaindre d'un Arrêt du Conseil qui cassoit & annulloit deux décrets de prise de corps décernés pour refus de Sacramens contre deux Vicaires de la Paroisse

de la Madelaine. La Lettre fut approuvée. On lut ensuite & on approuva aussi les Itératives Remontrances au Roi sur l'affaire du sieur da saint Michel, Lieutenant Civil de Marseille.

Cependant ces Messieurs étoient un peu surpris de ce que les Lettres Patentes pour la Chambre des Vacations n'étoient pas encore arrivées ; mais on eut lieu d'être encore plus surpris, lorsque le mardi 2 Juillet, au lieu des Lettres Patentes pour les Vacations, on en reçut d'autres, portant, que le Roi pour le bien de son service & pour l'avantage de ses Peuples, prorogeoit son Parlement jusqu'à nouvel ordre. Par une Lettre particuliere, M. le Chancelier ordonnoit de la part du Roi que Messieurs fussent exacts & assidus à leurs services. Il ne fut pas difficile d'apercevoir que par cette prorogation M. le Chancelier vouloit punir le Parlement de n'avoir pas envoyé au Greffe du Conseil, selon ses ordres, les procédures faites contre le Lieutenant Civil de Marseille. Il ne seroit pas honorable ni au Chef de la Justice, ni au Parlement, de penser que M. le Chancelier a eu dessein de punir

Fij

les Magistrats de cette Cour souveraine, & qu'il a voulu les traiter comme coupables, en les privant des Vacances ordinaires : mais en punissant ainsi ce Corps, il ne voyoit pas qu'il le mettoit en état de continuer la procédure concernant l'affaire de Madame de Charleval. En effet, après avoir entendu tous ceux qui avoient été décrétés d'ajournement personnel & d'assigné pour être oui, on ordonna le récollement. Tous se présentèrent, excepté le Curé & le Vicaire du S. Esprit, qui s'étoient retirés à Avignon.

Lors du récollement, la jeune Dame de Charleval rétracta tout ce qu'elle avoit dit dans sa déposition contre le P. Brémont de l'Oratoire, mais elle fit une seconde déposition de deux pages, remplies de faussetés. Son digne époux fit là même chose, mais en peu de paroles. Ils dirent que la signature qui étoit au bas de la sommation faite au Curé du S. Esprit n'étoit pas de leur mere, & ils s'inscrivirent en faux contre cette signature. Le Notaire Étienne demanda après être comparé d'être rétabli dans ses fonctions, mais sa demande fut mise à néant.

Ce fut vers le même temps que M. l'Archevêque quitta la Province pour se retirer à Avignon. il eut la sage précaution de faire emballer ses livres, & il les mit en sûreté. On conjectura dans le tems, qu'il craignoit qu'ils ne devinssent la proie de la Justice. Peu de jours après il fut suivi de Madame de Charleval, & M. d'Agde vint les joindre. On dit dans le tems, & on assura même qu'ils se rendirent tous les trois à la Verune chez M. de Montpellier, & qu'ils concerterent ensemble de demander une évocation de cette affaire au Conseil supérieur de Roussillon.

Comme M. & Madame de Charleval, par le conseil de M. de Montvalon leur pere qui dirigeoit toutes leurs démarches, avoient nié au récollement la signature de feu Madame de Charleval, & que la jeune Dame avoit ajouté qu'elle avoit plus de trente Lettres de sa belle-mere qui prouvoient la fausseté de cette signature, elle fut sommée par le Commissaire de déposer ces Lettres. Alors sur la religion du serment, elle assura qu'elle les avoit jettés au feu, & ajouta que l'Ordonnance vouloit qu'on

justifiât la vérité d'une signature par la comparroison avec des Actes publics. Le Parlement, selon les règles, auroit pu se dispenser d'avoir égard à cette inscription en faux, parce qu'elle n'intéressoit personne, & que M. & Madame de Charleval n'avoient présenté aucune Requête pour y être admis. D'ailleurs, que la signature de Madame de Charleval fût vraie ou fausse, il n'en étoit pas moins prouvé par la procédure que M. le Curé du S. Esprit avoit refusé les Sacremens à cette Dame, & que M. de Charleval avoit contribué autant qu'il avoit pu à la mort de sa mere, & avoit été l'auteur d'un faux Acte. Cependant la Cour voulant donner des preuves constantes de son impartialité, ordonna le 27 Juillet que la signature de Madame de Charleval seroit vérifiée par devant des Experts qui seroient commis à cet effet. En conséquence M. le Premier Président nomma deux Experts pour procéder à cette vérification. M. & Madame de Charleval, pour se défendre d'une manière bien digne de l'odieuse conduite qu'ils avoient tenue jusques-là, firent à ces deux Experts la

Sommation la plus étrange qu'on ait jamais vûe. Elle portoit : *Qu'ils fussent à se défaire de leur Commission, parce qu'il n'i avoit que des coquins & des misérables pussent assurer que la signature de la Som-mation étoit celle de Madame de Charle-val, & que s'il y procedoient, ils les prendroient à parti.* Ce ton menaçant intimida les Experts, & ils refuserent leur ministère, sous le vain prétexte de la foiblesse de leur vûe. Quelque jours après, M. le Premier Président en nomma deux autres, qui après le plus sérieux examen, déclarerent que la signature étoit de Madame de Charleval, & qu'il étoit même impossible de la contrefaire,

Comme M. l'Archevêque & ses émissaires ne cessoient de publier que la malade avoit été administrée par un Prêtre déguisé, le Parlement porta la complaisance jusqu'à ordonner vers le milieu d'Aoust la publication d'un mandant à découvrir le prétendu. On disoit-on avoir administré Charleval.

Il est que l'on ait pour le Parlement de Provence. On n'empêcher de dire que le

Public sensé blâma cette démarche. On ne doit, disoit-on, ordonner la publication d'un monitoire que lorsque le délit est prouvé, & qu'il ne s'agit plus que d'en découvrir l'auteur, ou les complices. Mais ici quelle preuve avoit-on que *Madame de Charleval* eût été administré indistinctement *M. & Madame de Charleval* l'ont dit; cela est vrai: mais l'a-t-il prouvé? Et d'ailleurs quel fond pouvoit-on faire sur la déposition des personnes qui dans le récollement l'ont annéantie? Dans la première déposition, ils avoient accusé le *Pere Fremont de l'Oratoire*: & dans le récollement ils le déchargent de l'accusation: dès-lors personne ne s'intéressoit à ce prétendu délit. Quoi qu'il en soit, le monitoire fut publié le 25 au Prône de toutes les Paroisses de la Ville, & il le fut inutilement; les preuves qu'on demandoit ne furent point données: en pouvoit-on produire d'un fauteur? Aussi les clameurs & les plaintes de *M. & de Madame de Charleval* tendoient-elles qu'à gagner le Roi: elles avoient besoin pour cela d'un avis du Conseil du Roi, un

tion. C'étoit par le conseil de M. de Mont-
 Valenqu'on faisoit toutes les chicanes. Ce
 Magistrat avoit écrit à M. le Chancelier,
 pour lui demander un Arrêt d'évocation
 de l'affaire dans laquelle son gendre &
 fille étoient si honteusement impliqués :
 & c'est lui même qui nous a appris le
 succès de ses sollicitations auprès du
 Chef de la Justice, dans la Lettre qu'il
 écrivit le 29 Juillet au sieur Barigues
 de Fontanier de Marseille son parent :
 dans laquelle il dit qu'il est fort flatté
 de ce que M. *Le Chancelier lui écrit en*
petit papier comme il écrirait à un ami, &
 de ce que sa Majesté entrant dans tous
 ses sentimens l'assure qu'il aura toute la
 satisfaction qu'il pourroit désirer. Aussi
 ne balança-t-il pas, sur une parole si po-
 sitive, d'assurer son parent qu'il atten-
 drait par le premier Courier cet Arrêt
 tant désiré & qui est datté en effet du
 19 Juillet.

nitore, & l'e
 Prémier, & l'e
 c'est sans
 l'ont de

trouve M., de plus cu-
 tre de M. de Manvalon,
 y voir les motifs qui
 demander que l'affaire
 conseil supérieur de Rou-
 mier est, que tous les

Parlemens sont suspect, & qu'il seroit honteux pour lui de se trouver contredit par les plus sages & les plus augustes Compagnies du Royaume. Le second, c'est que M. l'Evêque d'Agde, frere de M. de Charleval, & qui s'interressoit vivement à cet affaire, étoit ami intime de M. Bon, Premier Président de ce Tribunal; & il lui faisoit l'honneur de penser qu'en considération de cette amitié, le Chef de cette Cour se rendroit coupable de prévarication, & sacrifieroit sans scrupule son honneur & sa conscience; en quoi il ne doutoit pas qu'il ne fut suivi par tous les Conseillers. C'étoit en vérité faire bien de l'honneur à cette Compagnie, & avoir de grands sentimens sur son intégrité. Mais un motif qui l'emportoit sur tous les autres, c'est que M. d'Agde n'étant qu'à vingt lieues de Perpignan, pourroit sans si commoder solliciter cette affaire. Il est vrai qu'il en auroit coûté cent mille écus au Roi pour le transport au moins quatre-vingt lieues à Paris de cent lieues; mais que le Roi sacrifiât ce ve. r d'un homme qui.

celier, avoit les mêmes sentimens que sa Majesté.

M. l'Evêque d'Agde se rendit sur la fin de Juillet à Paris, pour accélérer cet Arrêt du Conseil; mais il trouva à son arrivée qu'on avoit prévu ses desirs. Les Agens généraux d'un côté, & M. & Madame de Charleval de l'autre avoient présenté des Requêtes au Conseil du Roi: & aidés du crédit de M. de Montvalon, ils avoient obtenu dès le 19 Juillet l'Arrêt tant désiré. Il est vrai que les deux Requêtes ne tendoient pas à la même fin. Les Agens généraux demandoient dans la leur que toute la procédure fut cassée & annullée, comme faite par un Tribunal incompetent: celle de M. & Madame de Charleval reconnoissant la compétence, tenoit seulement à ce que l'affaire fût jugée par le Conseil Supérieur de Perpignan; & ce fut suivant leurs vœux que l'Arrêt fut rendu.

Quoiqu'il en soit, comme on la dit, du 19 Juillet l'Arrêt ne fut signifié qu'au 18 Août, sans qu'on ait pu pénétrer dans d'un si long délai. M. de Charleval, lui même qui

en fit la signification à M. le Blanc de Castillon, & à M. de Regina Gressier en chef, assisté du cuisinier & du Portier du Séminaire.

Le 31. Aoust les Chambres s'assemblerent à l'occasion de cet Arrêt. Le Greffier en chef étant entré, dit » Qu'il » lui avoit été signifié par M. de Char- » leval lui même, un Arrêt du Con- » seil portant évocation des procédures » faites de l'Autorité de la Cour, sur » le refus de Sacremens fait à Madame » de Charleval, renvoi de tout, cir- » constances & dépendances, parde- » vant le Conseil supérieur de Roussil- » lon: que toutes les procédures se- » roient incessamment remises au Greffe » du dit conseil supérieur: à ce faire » tous Greffiers & autres dépositaires » de Justices contraints par toi- » dûes & raisonnables, & même par » corps.

Les Gens du Roi m. rendre
compte de l'état actuel de la procédure
à l'occasion du refus de sacrement fait
à la dite Dame de Charleval, & de l'entrée
de M. le Blanc de Castillon, par G.
Général du Roi, qui a été

73
MESSIEURS,

» Nous venons rendre à la Cour le
 » compte qu'elle nous demande. L'in-
 » struction des procédures ordinaires
 » a été tout à coup interrompue par
 » différentes significations d'un Arrêt
 » du Conseil, rendu sur une Requête
 » des Agens du Clergé, & sur une Re-
 » quête particulière du sieur de Char-
 » leval, en cassations des procédures.
 » L'Arrêt n'adopte point les fins qui
 » expriment ce système d'indépendance
 » toujours professé & toujours repro-
 » duit, qui aspire à intéresser l'Autori-
 » Royale contre elle même, & qui
 » cherche jusqu'au pié du Trône un ap-
 » pui à l'indépendance & à l'usurpation.
 » Mais le même Arrêt ordonne l'é-
 » vocation des procédures, le renvoi
 » au Conseil supérieur de Roussillon,
 » & une surseance à l'exécution des
 » Décrets portés.
 » Il est impossible de dévoiler
 » les motifs de cette disposition à tra-
 » vers l'exécution infidèle des
 » Requêtes, dont le motif de l'Arrêt ne
 » contient aucune partie.

L'Arrêt ne nous en apprend rien qu'on y trouve

G

employés, est un préjugé décisif
 contre ceux qu'on n'y laisse point pa-
 roître, Nous supprimons des réle-
 xions qui s'offrent au premier aspect,
 Cet Arrêt fut signifié à notre Hôtel
 par le sieur de Charleval accompagné
 de deux témoins, & successivement
 au Greffier en chef & aux deux ex-
 perts, au moment même que l'
 d'eux alloit se présenter au Commis-
 saire qui s'étoit rendu au Palais, pour
 recevoir sa déposition.

En donnant connoissance à la Cour
 de cet Arrêt, nous ne craignons pas
 de paroître abandonner des maximes
 à la défiance desquelles nous sommes
 dévoués, par le même serment qui
 vous lie, & dont la manutention est
 le premier devoir de notre fidélité &
 de notre obéissance.

Mais loin de chercher que l'on doive
 chercher dans l'opposition des formes
 un moyen de prétexter l'ignorance de
 cet Arrêt, nous trouvons un nouveau
 motif de veiller en infatigable à nous vous
 mettre à portée de déceler les progrès
 de la surprise, & de remédier à
 sa Majesté d'un affaire de ce genre.

des troubles, que vous travaillez à
 appaiser sous ses auspices.

La maniere indécente dont cet Arrêt
 nous est parvenu, l'affectation & l'au-
 dace de ces différentes significations
 sembloient n'exiger que des pour-
 suites contre leur auteur : & si l'igno-
 rance des règles, & l'état d'accusa-
 tion dans le quel il est l'ont aveuglé
 sur l'indécence de ses démarches, &
 pouvoient rendre sa faute plus excu-
 sable, ces considérations ne scau-
 roient faire tolérer des significations
 dont l'injure rejaillit sur ce Tribunal,
 & dont l'objet a été de suspendre
 contre les intentions de sa Majesté,
 des opérations commencées & ur-
 gente d'intimider des Experts dont
 le nom même devoit lui être inconnu,
 & de les soustraire à des assignations
 présumées, exhortant à la désobé-
 issance par tous les yeux du Ma-
 gistrat de la procédure.

Les loix les arrêtés par une
 loi qui tout cède. Notre
 est pour le Nom sacré
 étoit revêtu, ne lai-
 sser une nouvelle oc-

» cation de se manifester. Notre zèle
 » fixé vers le bien général, se rep
 » vec respect sur l'Autorité supe
 » de la Cour du soin dobvier au
 » convéniens qu'il entraîne de
 » cas présent ces significations te
 » vices.

» Les sages précautions que la nécel
 » sité du devoir & des circonstances vous
 » inspire, ne seront pas moins l'ouvrage
 » de votre soumission aux vûes de la
 » Majesté, que votre amour pour les
 » règles. Pour nous Messieurs, il nous
 » suffit de présenter à la Cour ses pro
 » pres exemples, en lui proposant de
 » porter au piés du Trône, un exposé
 » fidèle des circonstances de cette affaire
 » pour faire connoître de plus en plus
 » à sa Majesté l'esprit qui dirige toutes
 » ses démarches au bien de son service
 » & à celui de ses Peuples. Évoiler
 » l'atteinte que ces vices ont porté de
 » la surprise qui a été faite à la
 » Religion.

Les Gens

» La Cour
 » compte rendu par
 » a arrêté qu'il sera

les principaux devoirs.

Qu'il sera fait arrêté des lig
cations irrégulières & indécentes que
l'un des accusés a osé faire, qui sont
restées impunies par des considéra-
tions respectueuses, & qui ne pou-
roient être tolérées à l'avenir. Qu'il
est important d'arrêter le cours de
pareilles entreprises, par le rétabli-
slement des formes consacrées pour
manifestar ses volontés à ses Parle-
mens. Et cependant pour se confor-
mer aux Ordonnances & aux véri-
tations de sa Majesté, & évi-
tuellement des preuves, il
Procureur général de
de la
la main à ce que
procédures soit in-
dées.

Monsieur que M. l'Ar-
chevêque à Avignon avec

Giiij

Laquais, de n'avoir pas
trouvés, il crut devoir revenir à Aix
au commencement d'Octobre. Pendant
son séjour hors du Royaume, il avoit
écrit & fait écrire plusieurs Lettres ano-
nymes à M. le Premier Président & au
Commissaire de la Cour. Il avoit écrit
lui-même à M. de S. Florentin, Secré-
taire d'Etat, pour sçavoir ce qu'on pen-
soit à la Cour sur son compte. Il disoit
dans sa Lettre à ce Ministre, que sa Ma-
jesté l'abandonnoit. Il étoit
déterminé à envoyer au R.
M. de S. Florentin
que sa démission seroit
réponse. Il comp-
toit pas sa conduite
d'envoyer sa dé-
mission à nos Pré-
lats, Monse-
igneur, mais ils reculeroient aussi.

endues Lettres
qu'il seroit bien em-
muer dans tout son Dio-
liques qui eussent été
ché de sa démission.
et Athanase, ce Chryso-
Ambroise de notre siècle
ver dans l'esprit des gens
con de duplicité & de
pas qu'il ose ja-
soit,
mois
Parlemen à
de la Décla-
dernier, sur
Giiiij

paix à son Royaume
de Brancas nous le prouve
plus. Le sieur Ravenas nous
de la Madeleine a été le
cuteur de ses ordres, ar
Joannis Chevalier de S. Lo
roiffen. Cet ancien militaire
éminent : a tenté toutes les
ginables de modération &
pour engager ce Cu
les Sacramens, n
dévoué aux vœux
Prélat, il a refusé
de sorte que M. Jean

à sans

...les Deputés sollicitassent
pour le maintien des Billets
de confession, pour la liberté d'interro-
ger au professionnel sur la soumission à
la Bible, pour qu'on ait le droit d'exi-
malades qu'ils nomassent leurs
, & pour qu'on refusât les
aux Appelans, aux Oppo-
nnes suspectes. Voila
se trouver réduit notre
M. de
, &c.

